II

LA VÉNUS ROMAINE : ASPECTS DU PROBLÈME

PAR R. SCHILLING
Assistant à la Faculté des lettres de Paris

Le but de la présente notice est de poser le problème de la Vénus Romaine, d'indiquer certains aspects d'une enquête qui formera le sujet d'une thèse de doctorat. Mais y a-t-il un problème à propos de la Vénus Romaine? Si nous pensons que oui, ce n'est pas seulement parce qu'une bibliographie abondante en monographies particulières laisse ouverte la question d'ensemble. Nous soulignons à dessein l'épithète « Romaine ». Aussi bien y a-t-il une tendance générale à méconnaître le premier caractère de la déesse : sa romanité. Sans parler des érudits du siècle dernier qui voyaient en Vénus une entité méditerranéenne — le titre seul de l'ouvrage publié par Lajard en 1837 est révélateur : « Recherches sur le culte, les symboles, les attributs et les monuments figurés de Vénus en Orient et en Occident » — les mythologues modernes se sont intéressés de préférence à l'Aphrodite grecque. Plus ou moins, Vénus faisait figure de parente pauvre, brusquement enrichie par l'héritage grec : elle ne prenait forme que pour devenir le décalque romain de l'Aphrodite hellénique. — Pourtant le nom même de « *Venus* » nous force à poser son origine romaine.

Rien n'est moins clair que cette origine : un vocable abstrait du type de « *genus* » a passé du neutre au féminin pour donner naissance à une déesse. Voilà, semble-t-il, la seule donnée positive. Mais quand cette déesse naquit-elle et que représenta-t-elle au début? Les témoignages des anciens, à la fois rares et tardifs, requièrent une grande prudence d'interprétation. Ainsi nous apprenons par Macrobe (*Saturnales*, I, 12, 12) que, selon Varron en particulier, Vénus n'était pas une divinité indigène, qu'elle ne figurait ni dans le calendrier des fêtes ni dans le chant des Saliens. Cette remarque irait-elle dans le sens des partisans d'une introduction tardive, sous l'influence grecque? Ce serait aller trop vite. En effet, dans deux passages de ses œuvres, Varron lui-même oriente notre attention dans une direction différente : dans le premier livre de ses *Res rusticae* (I, 1, 6), il invoque, parmi les douze divinités rurales — et non pas, précise-t-il, les douze grandes divinités officielles — Vénus comme protectrice des jardins ; dans le traité *De lingua latina* (6, 20), il signale la fête des Vinalia du 19 août, qui est à la fois le jour anniver-

saire d'un temple de Vénus et une fête des jardiniers. Voilà qui laisse soupçonner un culte antérieur à la vogue de l'hellénisme à Rome. Cette simple confrontation de témoignages, autour du même nom de Varron, montre qu'on ne saurait se prémunir de trop de précautions en pareille matière. Trois fils conducteurs s'offrent cependant à l'investigation : les temples, les cérémonies du culte, les alliances avec d'autres divinités. Les deux plus anciens temples de Vénus à Rome se trouvaient respectivement dans le lucus Libitinensis et près du Circus Maximus : quelles conclusions pouvons-nous tirer de leur culte? — La fête des Vinalia du 19 août, qui est également le jour anniversaire de la dédicace du temple de Vénus situé près du Grand Cirque, nous permet-elle de préciser le rôle de Vénus? La déesse s'est-elle substituée, comme il semble, au cours du temps, à Jupiter? Quand et comment? — Enfin, les alliances avec les autres divinités forment peut-être l'élément essentiel dans cette recherche sur les origines. Il s'agit de savoir la valeur de ces assimilations italiques avec des divinités comme la déesse osque Herentas ou bien la mystérieuse Frutis, pour ne citer que quelques exemples. Le jeu de ces alliances a été compliqué à plaisir par les considérations souvent contradictoires des érudits romains, qui se fondaient souvent sur des étymologies hasardeuses. Mais on aurait tort de rejeter dès l'abord leurs témoignages ; bien que fausses, ces étymologies peuvent être des indices révélateurs : ainsi, si le véhicule étymologique proposé par Varron pour expliquer la liaison Vénus-Libitina (par l'intermédiaire de « libido ») nous paraît puéril, n'indique-t-il pas d'anciens rapports devenus incompréhensibles aux Romains du Ier siècle? Autant de points, autant de questions. Une analyse méthodique permettra seule d'éclairer le problème des origines. Et ce problème présente un intérêt non seulement en lui-même, mais encore pour l'avenir immédiat de Vénus : aurait-elle été adoptée par un Auguste qui ressuscita le vieux dieu national Mars, s'il n'avait vu en elle, à travers la parure hellénique, une divinité authentiquement romaine?

Sans préjuger des résultats de cette enquête préliminaire, la suite laisse présager diverses influences sur la personnalité de Vénus. Il semble entendu que la Grèce ait, ici comme ailleurs, imprimé sa marque souveraine. Mais, ici encore, ce dogme nous paraît à maint égard matière à revision. Sans doute, l'influence grecque semble prédominante ; disons cependant que, pour une déesse comme Vénus, on sera peut-être plus dans la vérité en invoquant l'art grec plutôt que la religion grecque. Mais cette explication par l' « hellénisation » du type de Vénus trahit trop souvent la réalité ; un exemple précis nous permettra de nous expliquer : dans son article sur Vénus (*in* Roscher : *Mythologisches Lexikon*, *s. v. c.* 188), Wissowa assignait à l'introduction à Rome du culte de la Vénus Érycine de Sicile le point de départ de l'hellénisation de Vénus,

c'est-à-dire de sa « transformation de déesse des jardins en déesse de l'amour ». Il y a peut-être là une simplification excessive des faits. D'une part, les Romains ont rencontré en Sicile un culte qui se présentait peut-être sous un aspect non seulement hellénique, mais encore oriental (l'existence des courtisanes sacrées paraît être une trace vivace de son origine phénicienne). D'autre part, les Romains ne semblent pas avoir joué, dans cette intronisation de l'Érycine, un rôle purement passif : bien au contraire. Il est remarquable qu'au culte de l'Érycine est étroitement associée la légende troyenne d'Énée. Si bien qu'on peut se demander si le culte de l'Érycine, loin d'ouvrir les portes à l'influence grecque, n'a pas favorisé plutôt une réaction nationale romaine. — Ce n'est là qu'un fait parmi d'autres lignes de faits. Une enquête approfondie doit les suivre de près : peut-être révélera-t-elle alors ce travail spécifiquement romain, cette création lente de la personnalité de Vénus au cours des III^e^ et II^e^ siècles avant J.-C.

Au I^er^ siècle, la vogue de Vénus s'impose. Les chefs militaires, Sylla, Pompée, César, lui accordent une place de choix sous des vocables variés. *Venus felix*, *Venus uictrix*, *Venus genitrix* — trois appellations différentes : ne faut-il lire à travers elles que les rêves ambitieux du maître du jour? Quelles influences ont joué dans le choix de ces épithètes? Bornons-nous à constater qu'à leur su ou à leur insu Sylla, Pompée, César auront collaboré à préciser les traits de Vénus, jusqu'à l'élever officiellement au rang de mère des Romains et de mère des Césars.

Nous ne nous sentirions pas en droit de passer ainsi des origines brumeuses de Vénus à sa gloire impériale, si nous n'avions voulu montrer par quelques exemples l'intérêt de la recherche. Puisse, du moins, cette esquisse trop rapide ne pas nous valoir le reproche de commettre une pétition de principe, sous prétexte que nous postulons la « romanité » de Vénus. Si nous avons insisté sur cet aspect, c'est qu'il s'impose comme le fait primordial de notre enquête. Nous nous garderons, par contre, de nous embarrasser de systèmes : par exemple, nous n'avons pas à choisir entre des théories aussi opposées que celle de Wissowa — qui admet une culture italique, plus ou moins refoulée à partir d'une certaine date, par la culture hellénique — et celle d'Altheim — qui, niant l'existence d'une civilisation spécifiquement italique, admet depuis les premières origines l'influence grecque en Italie (cf., en particulier, *Römische Religionsgeschichte*, I, p. 92). Rome est, sans doute, le carrefour de multiples influences, mais elle garde avant tout son originalité romaine. C'est à Rome qu'en dehors de tout préjugé d'école, à la seule lumière des faits, nous nous proposons d'étudier les vicissitudes du culte de Vénus.

Robert SCHILLING.